la comtesse, et, avec sa permission, je parlerai devant vous.

—Ah ! fit le vieillard !

Et voyant que Paule restait silencieuse :

—Faut-il que je m'en aille ? lui demanda-t-il.

- Non, grand-père, tu peux rester.

—Madame la comtesse, dit Etienne, avez-vous reçu ce matin une lettre de Mlle Mercédès ?

—Oui, répondit-elle d'une voix faible.

—J'ai reçu aussi une lettre de Mlle Mercédès, la voici, voulez-vous la lire ?

—C'est inutile, monsieur Etienne, je sais ce qu'elle contient.

—Paule, Paule, est-il vrai que vous m'aimez ?

—Oui, Etienne, je vous aime ; mais....

—Dites, Paule, dites tout ce que vous pensez ; ah ! expliquez-vous sans contrainte, librement.

L'émotion l'empêcha de parler ; elle se contenta de montrer ses enfants.

Il vit les yeux de Paule se mouiller de larmes. Il saisit une de ses mains qu'elle ne retira point.

—Paule, dit-il avec un accent de tendresse infinie, je vous ai toujours aimée, et aujourd'hui je vous aime plus encore que je vous aimais il y a neuf ans. Il y a neuf ans, Paule, je vous ai demandé si vous vouliez être ma femme, je vous adresse la même demande et j'ajoute : Paule, voulez-vous que je sois le père de vos enfants ?

Ce fut Georges qui répondit :

—Oui, oui, mon bon ami Etienne, maman le veut.

—Oui, maman veut bien, dit Edouard.

—Paule, vous avez entendu ! s'écria le jeune homme.

La poitrine de la comtesse se soulevait avec violence ; elle était prête à suffoquer. Mais Etienne sentit que la main de Paule serrait la sienne, et au bout d'un instant elle murmura :

—Etienne, soyez le père de mes enfants !

Pierre Rouget s'était rapproché.

—Ah ! ça voyons, dit-il, qu'est-ce que cela veut dire ? Ai-je bien compris ? Paule, Etienne te demande en mari-